La doctrine albertinienne et eckhartienne de l'homme d'après quelques textes des "Sermons allemands"

Autor(en): **Brunn, Emilie zum**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Freiburger Zeitschrift für Philosophie und Theologie = Revue philosophique et théologique de Fribourg = Rivista filosofica e teologica di Friburgo = Review of philosophy and theology of Fribourg**

Band (Jahr): **32 (1985)**

Heft 1-2

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-760731

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Emilie Zum Brunn
(C.N.R.S., Paris)

La doctrine albertinienne et eckhartienne de l'homme d'après quelques textes des «Sermons allemands»

Dans une grande partie de son œuvre, c'est par l'intellect entendu en un sens platonisant comme la faculté du retour à l'Un qu'Eckhart définit l'homme. J'ai noté ici quelques textes dans lesquels la référence à Albert le Grand est explicite ou évidente:

> «Hie von sprichet bischof Albert: drîerhande wîs vliuzet er ûz in alliu dinc gemeinlîche mit wesene und mit lebene und mit liehte und sunderlîche in die vernünftigen sêle an mügenheit aller dinge und an einem wiederrucke der crêatûren in irn êrsten ursprunc: diz ist *lieht der liehte,* wan «alle gâbe und volkomenheit vlizent von dem vater der liehte», als sant Jâcobus sprichet (Jc 1,17)[1].

Dans le *Sermon allemand 15,* Eckhart indique de façon circonstanciée ce qui le sépare d'Aristote à ce sujet. L'homme noble ne se situe pas dans l'univers du «plus grand de tous les maîtres qui aient jamais traité des sciences de la nature», mais dans le monde «surnaturel» entendu, comme chez Albert, en un sens plus néo-platonicien que spécifiquement chrétien. A la connaissance discursive de l'homme aristotélicien, encore prisonnier du cosmos – à la connaissance même des esprits séparés qui voient en Dieu un être pur qui demeure néanmoins *ein was,* quelque chose, Eckhart oppose sa propre interprétation de l'homme parvenu à la séparation de l'intellect – c'est-à-dire à l'union totale avec Dieu – et qui, «sans formes ni images, comprend toutes choses sans sortir de soi ni se transformer».

[1] Pr. 80, DW 3, p. 385,1–386,1.

Voici le texte dans lequel Eckhart fait ressortir ce qui oppose la définition aristotélicienne de l'âme-forme avec celle qu'il adopte lui-même, à savoir la définition avicennienne et albertinienne de l'âme-substance:

> *Homo* is als vil gesprochen als ain mentsch, dem forme zu gefuget ist, und git im wesen und leben mit allen creaturen, mit redlichen und mit unredlichen... Al o verstat der mentsch vernünfteklichen aller creatur bild und form mit underschaid...darumb si ain mentsch ain mentsch... [2].
> Homo sprichet als vil als ain mentsch, dem substanci zu geworfen ist, und git im wesen und leben und ein vernünftiges wesen... Ein vernunftiger mentsch ist, der sich selber vernunfteklichen verstat und in im selber abgeschaiden ist von allen materien und formen. ie me er abgeschaiden ist von allen dingen und in sich selber gekeret, ie me er allu ding clarlich und vernunfteklich bekennent in im selber sunder uskeren: ie me es ain mentsch ist [3].

Ces distinctions sont dans le droit fil de la doctrine de l'Ecole colonaise. En effet, Albert n'a pu se contenter de la définition aristotélicienne de l'âme, parce que son souci était d'interpréter le verset de Genèse I,27: «Dieu créa l'homme à son image». Comme l'a signalé Pegis, c'est le platonisme péripatéticien d'Avicenne qui permit à Albert de concilier, autant qu'il était possible, la définition platonicienne de l'âme avec celle d'Aristote:

> ...dicendum quod animam considerando secundum se, consentiemus Platoni; considerando autem eam secundum formam animationis quam dat corpori, consentiemus Aristoteli [4].

La définition de l'âme, forme du corps, n'a jamais été, pour Albert comme pour Avicenne, que secondaire et «accidentelle» par rapport à ce que l'âme est en elle-même, par essence. On sait que c'est le point crucial sur lequel Albert s'est opposé à son disciple Thomas d'Aquin. C'est là que me paraît résider ce qui oppose à titre principal l'Ecole

[2] Pr. 15, DW 1, p. 249,3–5 et 249,10–250,2.

[3] Pr. 15, p. 250,4–10.

[4] Albert, *Summa theol.,* IIa, tr. 12, p. 69, ad 1, éd. Borgnet, t. 33, p. 14. Voir E. Gilson, «L'âme raisonnable chez Albert le Grand», dans *Archives d'histoire doctrinale et littéraire,* 1943, p. 5–70, et A. C. Pegis, *St. Thomas and the problem of the soul in the thirteenth century,* Toronto, 1935, p. 77–120.

albertinienne de tendance néo-platonicienne et la tendance plus aristotélicienne de l'Ecole thomiste (davantage, en ce qui concerne Eckhart, que dans la conception de l'intellect fondement de l'être divin, comme on l'a souvent répété, à tort, après Gilson).

Pour l'école albertinienne l'homme est «surnaturel» au sens où il transcende le cosmos – le mot nature y a donc une double acception. On pourrait dire que la nature de l'homme, en tant qu'elle est son essence originelle, est surnaturelle par rapport à la nature, c'est-à-dire au cosmos[5]. C'est grâce à elle que ce dernier trouve sa réalité propre dans le cosmos exemplaire, ce monde intelligible que, selon Avicenne suivi par Albert, et par Eckhart, l'âme devient lorsqu'elle se tourne vers «la pureté qui n'est pas dans le monde...ni hors du monde» et dont Platon est «le grand clerc», celle de «l'Un qui jaillit en lui-même»[6]. A ce propos, Lossky a remarqué avec beaucoup de perspicacité et de profondeur qu'Eckhart s'inscrit davantage dans la lignée d'Avicenne et d'Albert plutôt que dans celle de Thomas d'Aquin parce que le sens qu'il confère à l'intellect est celui d'«une faculté de se détacher de son propre être déterminé, faculté qui permet de rejoindre l'identité avec Dieu et avec soi-même dans la région de l'intellect, où il n'y a aucune distinction, où ‹tout est en tout› comme dans la deuxième hypostase plotinienne»[7].

Ces quelques indications suffisent à nous montrer qu'Eckhart est un fidèle disciple d'Albert dans sa conception platonisante de l'âme et de son retour, thème majeur de l'Ecole colonaise, noté par Tauler:

> De cette noblesse intérieure, cachée dans le fond de l'âme, beaucoup de maîtres ont parlé, anciens et modernes: l'évêque Albert, Maître Dietrich, Maître Eckhart. L'un l'appelle une étincelle de l'âme, l'autre un fond ou une cime, l'autre le principe premier. L'évêque Albert la nomme une image dans laquelle est représentée la sainte Trinité. Et cette étincelle vole à la

[5] «Ad solutionem autem eorum quae inducunt, praenotandum est, quod anima rationalis sive intellectualis substantia est, quae stat in esse et substantialitate per causam primam cuius est imago; et ideo elevata est supra materiam, et non immersa sub ipsam sicut forma naturalis. Nec agitur a natura sicut anima vegetabilis et sensibilis, sed potius agit in ipsam naturam sicut substantia elevata super eam, et ordinans et regens et movens eam.» ALBERT, *Summa theol.* IIa, tr. 13, q. 77, membr. 3 (solutio), éd. Borgnet, t. 33, p. 94. Voir V. LOSSKY, *Théologie négative et connaissance de Dieu chez Maître Eckhart,* Paris, 1960, p. 179sv.

[6] Pr. 28, DW 2, p. 67,1–3.

[7] V. LOSSKY, *Théologie négative...,* p. 167.

hauteur où est sa place, en sorte que l'intellect ne peut pas la suivre, car elle ne repose pas avant d'être retournée dans le Fond d'où elle est issue, où elle se trouvait quand elle n'était pas créée[8].

On rencontre donc chez Eckhart les aspects principaux de la doctrine albertinienne de l'âme-substance, à commencer par la définition de l'homme qui est intellect par essence[9]. On trouve aussi chez lui, identifiée à l'intellect comme à l'*apex mentis* augustinien, la « syndérèse » ou « étincelle » toujours vivante en l'âme, en une synthèse inspirée d'Albert et de ses sources[10]. Eckhart adopte d'autre part la doctrine albertinienne, inspirée de Gilbert de la Porrée, concernant l'émanation des puissances à partir de la substance de l'âme – ce *totum potentiale* ou *potestativum* au moyen duquel Albert veut sauvegarder l'unité substantielle de l'âme avec les puissances qui régissent le corps[11].

En réalité, tout en s'inscrivant dans cette perspective, Eckhart la dépasse vers l'inconnaissance de l'âme, en interprétant en un sens nouveau les affirmations avicenniennes et albertiniennes à ce sujet. Mais avant d'aborder cet aspect, je voudrais citer ici un texte de Pfeiffer dont certains des participants pourront peut-être me dire s'il est bien d'Eckhart, à leur avis :

Nû sprichet Dionysius : dise, die ûzer in selben alsus gegân sint und in dem liehte der wârheit lebent, die sind göte unde sint der göte kinder unde sint der göte veter. Diz betiutet bischof Albreht unde sprichet alsus : der göte kinder daz sind die, die die heiligen schrift lesent oder hoerent lesen unde sie die innerlîche verstânnde sî uebent mit guoten werken, unz daz sie die wârheit in gote bevindent. Aber die göte daz sint die, die in gote tôt sint und and dien niht mêre lebet denne got. Her ûf sprichet sanctus Paulus « wir sîn tôt und unser leben ist verborgen mit Kristo in gote ». Aber der göte vetere die sint aller vollenkomenste, wan sie sint versunken in der grundelôsekeit gotes, want got der lebet niht alleine in in, mêr : sie lebent oc̆h in gote, wan in in ist iezunt des êwigen lebendes anevanc »[12].

[8] J. Tauler, Pr. 64.

[9] « Homo inquantum homo est solus intellectus. » Albert, *De intellectu et intelligibili*, II, tr. 1, c. 8, éd. Borgnet, t. 33, p. 525. « Vernünfticheit daz ist der man in der sêle ». Eckhart, Pr. 18, DW 1, p. 304,7–8.

[10] Pr. 20 a, DW 1, p. 332,3–336,3 ; Pr. 20 b, DW 1, p. 347,10–348,8. Voir H. Hof, *Scintilla animae*, Lund, 1952, p. 217–220 ; O. Lottin, « La syndérèse chez Albert-le-Grand et saint Thomas d'Aquin », dans *Revue néo-scolastique de philosophie*, 1928, p. 18–44.

[11] Voir B. J. Muller-Thym, *The Establishment of the Univesity of Being in the Doctrine of Meister Eckhart of Hochheim*, New York–London, 1939, p. 47–67.

[12] Pfeiffer, II, p. 302,10–20.

On trouve certes chez le fondateur de l'Ecole colonaise, et ce texte à lui seul le prouverait, une perspective négative inspirée de Denys dont il a commenté le traité des *Noms divins,* mais chez lui comme chez l'Aréopagite l'inconnaissance concerne exclusivement l'Un suressentiel, tandis qu'Eckhart, tout en maintenant la distinction entre Dieu et l'âme dans l'être créé de cette dernière, considère l'*abditum mentis* comme un abîme ou un désert correspondant à celui du fond divin. Sa doctrine du fond de l'âme se rattache beaucoup plus étroitement que celle d'Albert à la tradition mystique rhéno-flamande qui a véhiculé la pensée des Pères grecs à ce sujet, transmise en particulier par Scot Erigène.

Je voudrais signaler à ce propos la façon originale dont Eckhart a utilisé la remarque d'Albert, répétant celle d'Avicenne, concernant le nom âme qui ne nomme pas l'être essentiel de la réalité qu'il désigne, puisqu'il ne la nomme que d'après la fonction «accidentelle» qu'implique son rapport au corps. Avicenne, lui, conclut à la nécessité de trouver ce nom essentiel:

> Oportet autem ut per hoc accidens quod habet, accedamus ad certificandum ejus essentiam et ad cognoscendum quid sit[13].

Avec le génie qui lui est propre, Eckhart a intégré à sa théologie négative la remarque avicennienne concernant l'absence de nom propre à ce qu'est l'âme en son essence, en en transformant le sens: cette absence de nom vient correspondre à celle qui est propre au «Dieu caché au fond de l'âme, où le fond de Dieu et le fond de l'âme sont un seul fond»[14]. Il ne s'agit plus de la recherche du *quid sit:*

> «Dâ von sprichet ein meister: swer dâ schrîbet von bewegelîchen dingen, der enrüeret die natûre noch den grund der sêle niht. Swer nach der einvalticheit und lûterkeit und blôzheit die sêle, als si in ir selber ist, nennen sol, der enkan ir enkeinen namen vinden...Darumbe nennet man si bî dem bloezesten und bî dem lûtersten, und ez enrüeret doch den grunt der sêle niht. Got, der âne namen ist – er enhât keinen namen – ist unsprechelich, und diu sêle in irm grunde ist si ouch unsprechelich, als er unsprechelich ist»[15].

[13] Avicenne, *Liber VI Naturalium* I,1, Venise, folio 1 r b. Cf. Albert, *Summa de creaturis,* IIa, tr. 1, q. 1, a. 1, sol, tome 17, éd. Jammy, p. . (Voir aussi Avicenne, De anima I, c. 1, folio 1 r b, v b.

[14] Pr. 15, p. 253,5–6.

[15] Pr. 17, DW 1, p. 284,12–284.14. Voir aussi *In Iohannem,* n. 528, LW 3, p. 459,7–10 et *Sermo* LV, n. 547, LW 4, p. 458,5.

Cette perspective ultra-négative marque, comme j'ai cherché à le montrer ailleurs, une évolution importante de la pensée et, sans doute, de l'expérience eckhartienne. Dans une série de textes, Eckhart a lui-même souligné cette transformation. Tout en demeurant le disciple d'Albert en ce qui concerne la conception de l'âme, substance séparée, il est allé plus loin que son maître au cours d'une recherche « qui finit par se nier elle-même ». En prenant ses distances avec sa conception antérieure, plus « intellectualiste », il les prend aussi avec la doctrine d'Albert. Autant Eckhart reste fidèle à la doctrine de l'émanation à partir de l'Un et du retour de toutes choses en lui grâce à l'âme intellective (terme qui lui-même sera nuancé), autant il a marqué explicitement la limite de l'influence albertinienne dans sa conception de la pauvreté spirituelle :

> Bischof Albreht sprichet, daz diz sî ein arm mensche, der niht enhabe genüegede von allen den dingen, diu got ie geschuof – und diz ist wol gesprochen. Aber wir sprechen noch baz und nemen armuot in einer hoehern wîse : daz ist ein arm mensche, der niht enwil und niht enwiz und niht enhât »[16].

En cette ultime pauvreté, il n'est plus question du *quid,* de l'essence ou de la nature de l'âme en tant qu'elle serait autre que Dieu, l'unité parfaite étant accomplie lorsque Dieu ne trouve plus de « lieu » en l'âme. Le retour devient la traversée (überfart) « cachée à beaucoup de croyants », celle de l'âme engloutie là où « elle se jette sans forme en celui qui est sans forme », inconnue à elle-même et à toutes les créatures. L'ultime pauvreté, « là où cessent l'entendement et le désir », est la mort bienheureuse de notre être créé en notre être incréé. Et, puisque ce petit essai n'est fondé que sur une confrontation de textes, quelle meilleure confirmation apporter qu'un second texte sur la mort en Dieu – le premier n'étant guère qu'une paraphrase du texte albertinien rapporté par Eckhart :

[16] « Pauperes ». Hoc est, qui ex omnibus, quae mundus iste in divitiis, honoribus et deliciis praebere potest, reputant esse se insufficientes ad deum... beatitudo ista, quae consistit in abdicatione omnium rerum, sive interiora sive exteriora, ex quibus aliquis vane se putat sufficere sibi. » ALBERT, *En. in Evang. Matth.,* 5,3, Borgnet 20, p. 149 b–151 a. Cité par B. GEYER, « Albert der Große und Meister Eckhart » dans *Festschrift Joseph Quint,* 1964, p. 122.

Ist daz ein tôt, daz diu sêle von gote scheidet, so ist ouch ein tôt, daz si û^z gote gevlozzen ist, wan alliu bewegelichkeit ist sterben. Dâ von sterben wir von zît ze zît unde diu sêle stirbet alsterbende in dem wunder der gotheit, daz si niht begrîfen kan götlîche nâtûre. In dem nihte stürzet si über unde wird ze nihte. In disem nihte sînde wirt si begraben unde mit unbekanntnüsse wirt si vereinet in den unbekanten unde mit ungedanken wirt si vereinet in den ungedâhten unde mit unminne wirt si vereinet in den ungeminnten. Waz der tôt begrîfet, daz kan im nieman genemen: er scheidet daz leben von dem lîbe unde scheidet die sêle von gote unde wîrfet sî in die gotheit unde begrebet sî in ir, daz si allen crêatûren unbekant ist. Dâ wirt ir vergezzen als der gewandelten in dem grabe unde si wirt unbegrîfenlich allen begrîfêren. Als got unbegrîfenlich ist, alsô wirt si unbegrîfenlich. Als wênic man die tôten begrîfen mac, die hie ze dem lîbe sterbent, also wênic mac man die tôten begrîfen, die in der gotheit tôt sint. Disen tôt suochet diu sêle êweclîche. Als diu sêle getoetet wirt in den drin persônen, dâ verliuset si ir niht unde wird geworfen in die gotheit. ... Alsô verre als sich diû sele mit gelouben, alse verre wirt si ein mit dem unbekanten guote unde wirt ir selben unbekant und allen crêatûren. Si weiz wol, daz si ist; si enweiz aber niht, waz si ist. Als si allez daz bekennet, daz ze bekennen ist, denne alrêrst kumt si über in daz unbekante guot, disiu übervart ist manigen bekenneren verborgen[17].

Il m'a paru que ces rares et brefs textes des Sermons allemands concernant «l'évêque Albert» pouvaient servir à signaler ou à corroborer à la fois la façon dont Eckhart lui a été fidèle et celle dont il l'a dépassé.

[17] Pf. p. 536,28–537,24.

N.B. Sur tout ceci voir aussi E. Zum Brunn, «Maître Eckhart et le nom inconnu de l'âme», Archives de philosophie, 1980, t. 43, cahier 4, p. 655–666, et E. Zum Brunn et A. de Libera, *Maître Eckhart. Métaphysique du Verbe et Théologie négative,* Paris, 1984, p. 180sv.